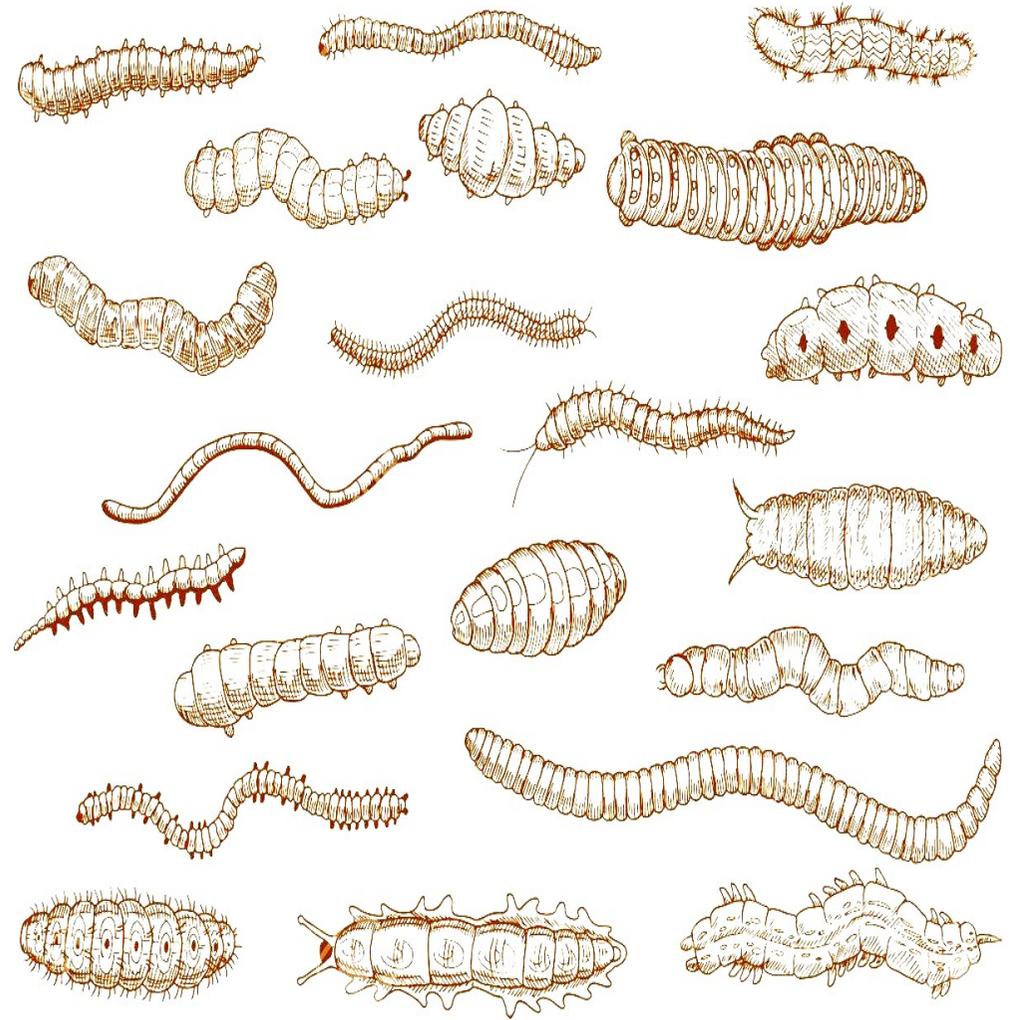


# Les Indifférents

**« JE HAIS LES INDIFFÉRENTS. JE CROIS COMME FRIEDRICH HEBBEL QUE VIVRE VEUT DIRE ÊTRE PARTISAN. »**

**« JE HAIS LES INDIFFÉRENTS AUSSI PARCE QUE L'ENNUI ME VIENT DEVANT LEURS PLEURNICHÉRIES D'ÉTERNELS INNOCENTS. »**

**« JE VIS, JE SUIS PARTISAN. C'EST POURQUOI JE HAIS QUI NE PREND PAS PARTI. JE HAIS LES INDIFFÉRENTS. »**



**GRATOS ! À BAS LA MARCHANDISE !**

Antonio Gramsci

Les indifférents est un texte écrit et publié par Antonio Gramsci, alors journaliste et militant au Parti Socialiste Italien, en février 1917 à Turin. Il n'est qu'un article parmi d'autres du numéro unique d'une revue de propagande, *La Città futura*, qui a pour but de s'adresser aux jeunes socialistes bouleversés dans leur quotidien et leur avenir par la guerre mondiale en cours.

révolution russe et le Parti Bolchévique. Ainsi, en 1921, Gramsci participe activement à la création du Parti Communiste d'Italie lors du congrès de Livourne et l'année suivante il quitte l'Italie pour Moscou suite à sa nomination en tant que délégué du PCd'I à la Troisième Internationale.

De retour en Italie en 1924, il s'attache à conquérir le nouveau parti communiste contre la ligne bordiguiste (du nom de son leader et représentant Amadeo Bordiga) à laquelle il s'oppose et qui est toujours majoritaire dans le parti. En 1926 il devient le leader du PCd'I mais est arrêté la même année par le pouvoir fasciste. En mauvaise santé tout au long de sa vie, la prison détériore encore son état. Il reste emprisonné dans les geôles du fascisme jusqu'en 1937, année de sa mort, ayant été libéré deux jours avant qu'il ne trépassse, pour la forme. Lors de sa détention il a notamment écrit une de ses œuvres majeures *Les Cahiers de prison*.



Antonio Gramsci (1891-1937) est un philosophe, journaliste et révolutionnaire communiste italien. Originaire de Sardaigne, où il observe et côtoie la misère paysanne du Sud de l'Italie, puis étudiant pauvre en faculté des lettres à Turin au début des années 1910, il se rapproche rapidement du mouvement socialiste et écrit dès 1913 dans la presse de ce courant politique.

Ayant très tôt à cœur de se confronter aux questions liées à la culture du mouvement ouvrier et révolutionnaire, il crée en 1917 un cercle d'éducation culturelle rassemblant plusieurs ouvriers et militants puis publie *La Città futura*, numéro spécial d'un journal visant à éduquer les jeunes socialistes. Plus tard, en 1919, il participe à la création de *L'Ordine Nuovo*, une revue de culture socialiste qui vise à éduquer les ouvriers pour les aider à se doter de leur propre culture. En parallèle, il soutient l'expérience des conseils d'usine italienne, notamment le mouvement de grève et d'occupation de Turin en 1920, au sein du Parti Socialiste Italien tout en tentant avec les autres militants de *L'Ordine Nuovo* de donner un cadre politique à cette expérience. Mais cette expérience des conseils d'usine de 1920 n'est pas soutenue par les syndicats ni par la direction réformatrice du PSI ce qui conduit à une volonté de rupture et de radicalisation de la part de nombreux militants, dont Gramsci, sur le modèle proposé par la

Je hais les indifférents. Je crois comme Friedrich Hebbel que « vivre veut dire être partisan ». Il ne peut exister seulement des *hommes*, des étrangers à la cité. Qui vit vraiment ne peut pas ne pas être citoyen, et prendre parti.. L'indifférence est aboulie, est parasitisme, est lâcheté, ce n'est pas la vie. C'est pourquoi je hais les indifférents.

L'indifférence est le poids mort de l'histoire. C'est le boulet de plomb pour le novateur, c'est la matière inerte en laquelle se noient les enthousiasmes les plus splendides, c'est le marais qui entoure la vieille ville et qui la défend mieux que les murs les plus solides, mieux que les poitrines de ses guerriers, parce qu'il engloutit les assaillants dans ses gouffres limoneux, et les décime et les décourage, et quelquefois les fait renoncer à leur entreprise héroïque.

L'indifférence agit puissamment dans l'histoire. Elle agit passivement, mais elle agit. C'est la fatalité; c'est ce sur quoi on ne peut pas compter; c'est ce qui bouleverse les programmes, ce qui renverse les plans les mieux établis; c'est la matière brute qui se rebelle devant l'intelligence et l'étrangle. Ce qui se produit, le mal qui s'abat sur tous, le bien possible que peut engendrer un acte héroïque (de valeur universelle), n'est pas tant dû à l'initiative d'un petit nombre qui agit, qu'à l'indifférence, à l'absentéisme de la multitude. Ce qui arrive, n'arrive pas tant parce que quelques uns veulent que cela advienne, mais parce que la masse des hommes abdique sa volonté, laisse faire, laisse regrouper les nœuds que seule l'épée pourra trancher, laisse promulguer des lois que seule la révolte fera ensuite abroger, laisse s'élever au pouvoir les hommes que seule une mutinerie pourra renverser. La fatalité qui semble dominer l'histoire n'est

rien d'autre précisément que l'apparence illusoire de cette indifférence, de cet absentéisme. Des faits mûrissent dans l'ombre, quelques mains, échappant à la surveillance et à tout contrôle, tissent la toile de la vie collective, et la masse l'ignore, parce qu'elle ne s'en préoccupe pas. Les destinées d'une époque sont manipulées selon des visions restreintes, des buts immédiats, des ambitions et des passions personnelles de petits groupes actifs, et la masse des hommes l'ignore, parce qu'elle ne s'en préoccupe pas. Mais les faits qui ont mûri finissent par émerger; mais la toile tissée dans l'ombre est enfin achevée: et alors il semble que ce soit la fatalité qui emporte tout et tous, il semble que l'histoire ne soit qu'un énorme phénomène naturel, une éruption, un tremblement de terre dont tous sont victimes, celui qui l'a voulu et celui qui ne l'a pas voulu, celui qui savait et celui qui ne savait pas, celui qui était actif et celui qui était indifférent. Et ce dernier s'irrite, il voudrait se soustraire aux conséquences, il voudrait qu'il apparaisse clairement que, lui, il n'a pas voulu, qu'il n'est pas responsable. Certains pleurnichent piteusement, d'autres blasphèment de façon obscène, mais personne ou si rares sont ceux qui se demandent: si moi aussi j'avais fait mon devoir, si j'avais essayé de faire valoir ma volonté, mon avis, serait-il arrivé ce qui est arrivé? Mais personne ou si rares sont ceux qui se font le reproche de leur indifférence, de leur scepticisme, de ne pas avoir donné leur bras et leur activité à ces groupes de citoyens qui, précisément pour éviter ce mal, combattaient, et se proposaient de procurer tel bien.

La plupart d'entre eux, au contraire, devant les événements accomplis, préfèrent parler de faillite des idéaux, de programmes définitivement écroulés et autres semblables amabilités. Ils recommencent ainsi à s'absoudre de toute responsabilité. Et ce n'est

pas qu'ils ne voient pas clairement dans les choses, et que quelquefois ils ne soient pas capables d'exposer de très belles solutions aux problèmes les plus urgents, ou, pour ceux qui, demandant plus de préparation et de temps n'en sont pas moins urgents. Mais, ces solutions restent superbement stériles, et cette contribution à la vie collective n'est animée d'aucune lumière morale; c'est le produit d'une curiosité intellectuelle, non d'un sens aigu de la responsabilité historique qui veut que tous soient actifs dans la vie, qui n'admet aucune sorte d'agnosticisme ou d'indifférence.

Je hais les indifférents aussi parce que l'ennui me vient devant leurs pleurnicheries d'éternels innocents. Je demande des comptes à chacun d'eux sur la façon dont il a accompli la tâche que la vie lui a donnée et lui donne quotidiennement, sur ce qu'il a fait et, surtout, ce qu'il n'a pas fait. Et je sens que je pourrai être inexorable, que je ne dois pas gaspiller ma pitié, que je ne dois pas partager avec eux mes larmes. Je suis partisan, je vis, je sens déjà dans les consciences viriles de mes camarades palpiter l'activité de la cité future que les miens sont en train de construire. Et dans cette cité la chaîne sociale ne pèse pas seulement sur quelques uns, dans celle-ci ce qui arrive n'est pas dû au hasard, à la fatalité, mais à l'œuvre intelligente des citoyens. Il n'y a personne, dans celle-ci, qui reste à la fenêtre à regarder tandis qu'un petit nombre se sacrifie, se saigne dans le sacrifice; et personne ne reste à sa fenêtre, en embuscade, pour profiter du peu de bien que l'activité du petit nombre procure et déverser sa déception en insultant le sacrifié, le saigné, parce qu'il n'a pas réussi dans son intention

Je vis, je suis partisan. C'est pourquoi je hais qui ne prend pas parti. Je hais les indifférents.